

À suivre

Jacques Godbout, François Hébert, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon and François Ricard

Volume 19, Number 2 (110), March–April 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Godbout, J., Hébert, F., Ouellette, F., Pilon, J.-G. & Ricard, F. (1977). À suivre. *Liberté*, 19(2), 77–85.

à suivre

À PROPOS DU FRANÇAIS DANS L'AIR. Nous n'osons pas, par je ne sais quelle crainte de voir notre parole disqualifiée, employer parfois, pour désigner des situations qui nous concernent directement, des mots qui pourtant sont les seuls vraiment appropriés. Par exemple, pourquoi parler d'« incompréhension », de « frustration », de « lassitude », de « *backlash* », etc., à propos de l'attitude des Canadiens à notre égard, alors que c'est tout bonnement de racisme qu'il s'agit et de rien d'autre ? Pourquoi craignons-nous ainsi de nommer ce qui nous nie ? Croyons-nous, taisant le mot, pouvoir atténuer la chose ? En fait, ce refus de nommer est un signe profond de notre « aliénation ». Car le raciste ne s'avoue jamais tel (voir les entrevues de Rhodésiens bien-pensants à la T.V.), et son racisme n'est jamais aussi efficace que lorsqu'il convainc également sa victime de ne pas en parler. Mieux, lorsqu'il la persuade que c'est de son côté à elle que le racisme se trouve.

F. R.

.....

LE COMBLE, c'est Bardot, cette peau, dénonçant le dépeçage des phoques.

F. H.

.....

OÙ VA LA LITTÉRATURE ? Le jeune professeur me regarde sans aménité : « Vous faites partie, disent-ils, de la littérature officielle ». Ils, ce sont ses confrères.

Ceux qui m'offrent ainsi le panthéon ont vingt-cinq ans, ils sont critiques, parlent de la lutte des classes à tout venant ; ou bien ils sont poètes et publient des plaquettes pleines d'affirmations érotiques entre deux phrases en américain.

Les jeunes Québécois, depuis 1968, ont été balayés par deux raz-de-marée, la vague de l'ouest, contre-culture californienne, et la vague de l'est, gauchisme parisien. Vodka et Coca-Cola après le Sirop d'Erable. Combien de bouteilles à la mer ! ?

J. G

.....

POÉSIE DE LA LINGUISTIQUE. la Vie eSt. Une longue-phrase : énigmatique ; ponctuée de virgules-distractions,, de points-nuits., de traits-d'-union-d'-amour!!! c'esT La vie? (dans laquelle) j'avance comme un syntagme, comme. D'autres prennent le métro — je m'En vais, mais à Tra/vers la-vitre/surlequai/je : Vois : sepresser/une/foule//de///para/dig/mes/p/e/r/d/u/s

F. H.

.....

LE MÉDIUM EST LE MESSAGE. Il n'est pas difficile de savoir à quelle école est allé monsieur Trudeau. (N'est-ce pas le même maître qui vantait le charisme du long visage d'Indien de M. Trudeau ?) J'ai toujours cru que notre nouveau messie n'avait pas le sens des mots. Il l'a démontré magistralement dans son énorme rhétorique ronflante. Dernier argument de son argumentation de sophiste : si le Québec devenait indépendant, ce serait « un crime contre l'humanité » ou version corrigée : « un crime contre l'histoire de l'humanité ». Qui pourrait dire qu'il n'a pas été porté par son *medium* ? Il ne faut tout de même pas manquer de culot pour simplement prétendre savoir ce qu'est le sens de l'histoire de l'humanité. Il faut surtout une bonne dose de courage pour oser le dire devant les Américains. En effet, messieurs du Congrès et Cie, ce petit peuple, en devenant lui-

même, commettrait un crime contre l'humanité. L'agneau deviendrait un loup féroce. Enfin il marcherait sur les traces de ces grands hommes élus par Dieu et le Capital pour faire la guerre au Viêt-nam. Tout historien ou observateur impartial sait bien que jamais nos Américains, le long de leur propre histoire, n'ont commis un crime quelconque contre l'humanité. Nous savons très bien que les Amérindiens n'étaient pas des hommes. Que dire des Noirs ? Nous savons aussi bien, après les militaires, que les Viêt-namiens n'étaient que des Jaunes. Cette rhétorique de monsieur Trudeau sera l'une des grandes farces de l'année. Il y a de pauvres éditorialistes qui ont vu de la grandeur dans un discours *qui n'avait pas de sens*. La cote du parti libéral remonte. Monsieur Trudeau polarise les belles âmes pures. Et la parole s'en portera certainement mieux après ce bain d'idéalisme.

F. O.

.....

QUOIQU'ON AIT TOUT VU et tout entendu en ce siècle, il reste encore des sujets tabous, donc subversifs et susceptibles d'être approfondis par (ceux que je frémis d'appeler) les révolutionnaires : le cercle (le plus vicieux : soi-même), le sexe (notamment celui des anges, bunueliens ou autres), la folie (à condition d'en pratiquer les sophismes, comme Rimbaud), la monarchie (personne n'y comprend plus rien, tout le monde étant à gauche, mais de quoi au juste ?), la mort (en parler dans un salon, ça jette un froid !), Dieu (surtout si vous vous prenez pour cet Autre, comme Aquin, comme Ferron, ces bons diables).

F. H.

.....

UNE PLACE À PART DEVRA ÊTRE FAITE, dans l'histoire universelle des méfaits de la logique abstraite, aux productions de l'idéologie fédéraliste. Au premier rang de ces aberrations devra figurer la séparation entre culture et pouvoir, entre souveraineté culturelle et souveraineté tout court. Mais à ce *distingo* désormais célèbre, il faudra en ajouter un autre, engendré récemment par le premier et qui relève à un degré encore plus prodigieux de la fantaisie abs-

traite : l'opposition entre langue et culture. Non contents de séparer le pouvoir et la culture, comme la chair et les os, voici en effet que les idéologues libéraux ont conçu de porter leur scalpel au sein même de la culture et de la couper de ce qui en paraissait jusqu'ici inséparable : la langue. Il est impossible, imaginent-ils, de rester Français tout en parlant anglais, comme en témoignent les Français de Saint-Boniface, ceux de Sudbury, ceux des écoles anglaises de Montréal, et bientôt la population québécoise en entier. Car la langue n'est qu'un accident, la culture seule étant la substance. Donc... Ces distinctions, dans l'histoire dont je parle, ouvriront le chapitre intitulé : « L'abstraction soporifique, ou comment la raison a été donnée à l'homme pour lui servir d'alibi ».

F. R.

.....

SCIENCE-FICTION. Comment vivaient-ils, il y a 100,000 ans? Ils incarcéraient les archéologues, les prophètes et les vierges infidèles.

Ils ne comprenaient plus rien à rien : ils avaient inventé la roue, mais ils s'en servaient. Les suppliciés étaient innombrables, le long des chemins. En route, ils avaient oublié que la vie est buissonnière et ils confondaient (un manuscrit de l'époque en témoigne) le soleil avec un autobus scolaire. Nous savons cela et cela nous suffit : nous sommes fixés à leur égard et leurs villes ne nous disent plus rien.

Enfin, une bonne année, ils construisirent des échangeurs circulaires, ne menant nulle part. On peut voir les fossiles d'automobiles (cet archaïsme est défini dans la dernière édition, celle de 101 976, du dictionnaire Lepotier) au Musée Universel, et notamment un très intéressant Enjoliveur (circa 1975), en forme de soleil.

Des savants datent de cette époque-là la coutume maintenant généralisée de présenter chaque matin à sa femme le collier qu'elle portera cette journée-là ; d'autres soutiennent que la coutume remonterait à 200 000 ans et que le plastique supérieur et le néoplastique l'avaient occultée. Mon frère, qui s'est intéressé à la chose en poète, a une théorie encore plus

originale, mais que je ne partage pas : la coutume aurait pris naissance au cénozoïque, il y a précisément (sur quoi se fonde-t-il pour l'affirmer?) 65 101 976 ans. C'est cette théorie qu'il exprime dans les premières pages de son dernier livre :

*(...)
dont les noms se sont perdus
et qui formèrent le premier couple,
virent s'éloigner
le mammouth laineux,
les tigres à dents de sabre
et les grands rennes.*

*En mémoire de ce jour il lui offrit
(amoureusement)
et elle le reçut amoureusement,
un collier de pierres
prises entre les racines du pommier
au centre du jardin.
(Suit la liste des enfants qu'ils eurent)*

F. H.

.....

QUEL CON J'AI ÉTÉ ! On ne mesure pas toujours les conséquences de ses gestes. Cette sentence lourde de sens devrait orner le dossier souvenir du M.L.F. Ce sigle représentait à l'époque le Mouvement Laïque de Langue Française qui fut fondé en un mois d'avril de la Révolution tranquille. Ce mouvement à l'époque inquiétait. Ainsi Gérard Pelletier, orateur invité de l'assemblée de fondation, nous avait prévenus contre la laïcité et autres idées étrangères. Quelle sagesse ! Pierre Elliot Trudeau se cachait lui derrière les colonnes du Centre social de l'Université de Montréal, cependant que son compère catholique entonnait un « chez qui sommes-nous ? ! » sonore. Il avait raison.

Comme il avait raison de nous dire les dangers de la laïcité ! Et comme Gérard Filion puis Claude Ryan eurent aussi raison de lutter contre cette laïcité rampante. J'étais, dans le MLF, l'anticlérical bruyant. Je faisais crucifix de tout bois. J'agressais toute soutane. Pas un jésuite n'était à l'abri de mes invectives. Je les traquais jusqu'au fond de leurs âmes, dévoilant leurs objectifs infâmes.

Mal m'en aura pris.

Aujourd'hui le Président de l'Union des Principaux d'écoles prône la déconfessionnalisation. Je devrais être ravi. L'Assemblée nationale se recueille et ne prie plus, je devrais applaudir. Or je ne le puis pas : car à force d'attaquer l'Eglise romaine, et d'en dénoncer les dessous, à combattre partout la pensée paternaliste cléricale, nous n'avons gagné qu'une chose : l'Eglise du Québec n'intéresse plus personne. Pas même les curés. Et voilà ces messieurs du clergé en politique, de Gaspé à Saint-Henri.

Avec ou sans cravate, col romain retourné ou soutane retroussée, les voilà à Québec parce que l'air de Rome est devenu malsain. Gloria in excelsis Deo ! Un jésuite ministre de la main-d'oeuvre et de l'immigration ! Il n'y a donc plus de terres de missions ?

Et puis, comble de retournement du sort, moi qui rêvais à un gouvernement péquiste valorisant la culture, me voilà avec dans ce bureau des Affaires culturelles un théologien. Ministre du culte ou de la culture ? Ses auteurs favoris parlent latin.

Le mouvement laïque ? Une erreur profonde. Il ne faut jamais encourager les curés à défroquer, car par la suite c'est votre froc qu'ils empruntent, qu'ils endossent, ils s'entourent de sous-ministres qui hier encore étaient des sous-diacres, et pour diriger les destinées du tube cathodique confirment un ancien recteur. Voilà où nous en sommes ! Je crois qu'il faut changer la devise du Québec, ce *Je me souviens* dont personne ne fait usage, et écrire plutôt au-dessus de nos armoiries : *Ite missa est*. Ce serait plus convenable. Et l'on se souviendrait alors d'une grande leçon de l'histoire : l'anticlérical est toujours puni.

J. G.

.....

TRUDAPOLLEAU, dans le « chariot » de l'histoire en marche « vers la liberté » (La Presse, 12 mars 1977)... La liberté, ce serait « la possibilité pour chacun de s'épanouir indépendamment de ses attaches historiques, sanguines ou linguistiques », dicit Trudeau (encore lui ! excusez-moi du

fait qu'il soit encore là, et le même). Quel modèle de renoncement ! Il ravirait un bouddhiste, comme il ravit les Anglais (puisque l'autre côté de la définition, c'est : « la liberté, c'est le respect des autres » — mais la définition, et pour cause, ne dit pas si les autres doivent également renoncer à leur langue, leur sang, leurs ancêtres). Fi (traduction approximative de fuddle-duddle), fi donc du concret : ne parlons plus aucune langue ; que la Croix Rouge (appelons-la désormais la Feuille Rouge, ou (une sorte de Monsieur Net) le Bon Vampire) nous vide de tout notre sang ; et renions nos ancêtres, ces « bâtons dans les roues », du premier au dernier, jusqu'à nos parents, jusqu'à nous-mêmes, et pourquoi pas (soyons prophètes), jusqu'à nos enfants — puisqu'ils nous renieront.

F. H.

.....

JORGE LUIS BORGES disait que la plus grande littérature fantastique qu'il connût était la théologie chrétienne. C'est qu'il n'avait pas entendu Trudeau parler de l'unité canadienne.

F. R.

.....

ART POÉTIQUE... Parmi toutes les choses du monde, nommez-m'en une, une seule, qui soit à la fois délicieuse et vénéneuse (absolument) — comme un poème mangé par un cannibale.

F. H.

.....

LE STYLE TRICOFIL. Des dames qui n'étaient pas particulièrement riches se sont rendues à la vente de vêtements de Tricofil en janvier dernier, au Palais du Commerce. Le Palais du Commerce ! Enfin... donc ces tissus étaient offerts à réduction, parfois jusqu'à la moitié du prix marqué. Des jupes, des blouses, des chemises, produites par notre usine autogérée de St-Jérôme. Le symbole de la lutte des travailleurs, et la cible favorite des directeurs d'entreprises.

Ces dames, des clientes qui devaient avoir raison, ont déploré la piètre qualité des vêtements offerts en solde. Evi-

demment cela n'a pas fait la manchette : le peuple parlait, et non plus les sentiments. Qu'est-ce qu'il disait, le peuple ? Que si Tricofil ne produit pas une meilleure qualité de vêtements et des styles plus agréables, l'aventure de l'autogestion de Chanoine Grandmaison va mal tourner.

Et c'est bien là le problème de toute l'industrie des textiles : les dimensions politiques et économiques ont occulté le langage principal du commerce des vêtements : la dimension esthétique. Pendant des années, le goût des fabricants new-yorkais (Jewish renaissance) a dominé. Puis vinrent les importations d'Europe, comme de l'oxygène. La lutte ne se faisait plus seulement sur le terrain des coûts de production, ou des prix de vente, mais sur celui, plus subtil, des coloris, de la coupe, du style.

Si Tricofil doit réussir, ce que je souhaite de tout coeur, que l'on adjoigne au bataillon de conseillers une spécialiste de la mode. Elle en sait déjà plus long que les technocrates du MIC. A preuve, l'aventure de Woolco où un déficit est devenu profit du jour où la fille Steinberg décida que ces magasins ne devaient plus tenter d'écouler au Québec les restes des U.S.A.

Nous avons été le cheap labor, longtemps, et depuis le salaire minimum à \$3.00 l'heure (déc. 76), ce n'est plus vrai : le cheap labor est à New-York, au New-Jersey, etc. Et nous ne sommes plus non plus les acheteurs exclusifs du « cheap taste ». Tricofil devrait y penser.

J. G.

.....

L'ENFANT N'EST PAS QUE L'HONNEUR DE L'HOMME, IL EN EST AUSSI SA PLUS PROFONDE DOULEUR. Je n'hésiterais pas à dire que l'être qui est le plus près de l'enfant, ce soit son père. Mais jusqu'à quel âge un enfant peut-il accepter et vivre cette dangereuse relation ?

Le père n'a que le choix d'assumer son enfant. Aveuglément. Dans ses rêves et ses espoirs, mais aussi dans sa chair, dans son quotidien, dans cet au-delà de l'amour qui est angoisse et inquiétude. Le père assume l'enfant qui fait

irruption selon les années et son évolution, avec toutes les fantaisies, les sinuosités de son jeune âge et sa grande soif de vie. Le père se tait, il essaie seulement de modifier, parfois, la trajectoire de cet oiseau qu'il a voulu noble et beau, fier. Et vient l'adolescence, creux de la vague, difficile, trop souvent décevant. Mais aussi, mais surtout, mais après, merveilleusement exaltante, la fébrile adolescence !

Et la jeunesse !

Le père est écartelé entre la nécessité de transmettre à son fils la complexe parole de l'expérience et l'implacable respect qu'il veut maintenir pour sa jeune liberté.

Mais où situer le bonheur dans tout cela, dans cette confrontation amicale qui risque de devenir combat ? C'est au père à penser au bonheur ... Car il a mission et devoir de tout assumer, jusqu'à la tristesse et le malheur ...

Le père est la plaque sensible et terriblement sentimentale sur laquelle s'inscrivent les humeurs, l'indifférence, les bonheurs et les tristesses de l'enfant, mais à l'insu de ce dernier.

Je ne connais aucune profession ni aucun métier aussi grave, aussi exigeant, aussi excessif et exaltant que celui d'être père.

J.-G. P.

(Rome, le 4 mars 1977)